



Nicole Malinconi

*Nous deux*  
suivi de *Da solo*



*récits*

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



F É D É R A T I O N  
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

- © 2012 Communauté française de Belgique
- © 1993 Les Éperonniers pour *Nous deux*
- © 1997 Les Éperonniers pour *Da solo*

Illustration de couverture : © Mr Korn Flakes – Fotolia.com

ISBN : 978-2-930646-06-0

Dépôt légal : D/2012/12.583/7

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Nicole Malinconi

# **Nous deux – Da solo**

*Postface de Marie Klinkenberg*



# **Nous deux**

Heureusement que je t'ai.  
Heureusement qu'on s'a.  
Si je ne t'avais plus.  
Si je ne t'avais pas eue.  
Quand je ne t'aurai plus.  
Dans la vie, je n'ai que toi.  
Quand je t'ai eue.  
Quand tu ne m'auras plus.  
Si tu ne m'avais pas.  
Je n'aurai eu que toi.  
Je t'aurai.  
Tu m'as eue.

## I

Je lave le linge de ma mère. C'est du linge qui sent l'urine. Ma mère ne se contrôle plus. Les infirmières ont fini par lui mettre des couches, il faut bien. Un jour, je vois cela, dans son mouvement de s'asseoir sur le lit ; je vois la couche bleu clair, comme aux enfants. Les infirmières la lui ont mise sans un mot ; ou peut-être si, peut-être elles ont dit : On va mettre une couche. Mais ma mère ne le sait pas ; elle a oublié ; elle ne retient plus rien.

Avant, elle aurait dit : Regarde ce qu'il a fallu qu'on me mette. Elle aurait pleuré. Elle m'aurait montré en pleurant. Parce qu'avant, elle me montrait tout. Avant d'être réduite à ce qu'elle est. C'est parce qu'elle est réduite à ce qu'elle est qu'il a fallu venir à l'hôpital.

Au début, elle le disait : Comme je suis devenue, elle disait. Qu'est-ce que j'ai fait pour être devenue comme ça ? Elle pleurait de ça, de ce qu'elle était devenue. C'était sa dernière raison de pleurer. La dernière chose à me montrer.

Maintenant, elle ne dit presque plus rien. Elle ne voit presque plus ce qu'elle est devenue. Elle porte la couche sur la peau sans le savoir, comme les enfants.

Elle continue à mouiller son linge malgré les couches. L'odeur d'urine imprègne les chemises de nuit et les sous-vêtements. Le matin, les infirmières enferment le linge mouillé dans un sac en

plastique dans l'armoire ; le soir, l'odeur est passée dans toute la chambre. Tous les soirs un sac de linge. Il faut laver souvent.

Ça commence quand elle ouvre la fenêtre la nuit, pour appeler les gendarmes et qu'elle se laisse tomber n'importe où. L'homme dit que c'est à cause de tout ce qu'elle prend pour dormir, depuis tant d'années. Toutes ces saloperies, il dit. Et qu'elle n'a jamais prétendu abandonner. Et que si elle avait eu un peu de volonté, mais non.

Elle, quand l'homme la relève, elle demande où elle est, elle appelle sa mère ; demande à l'homme d'aller la chercher ; elle n'entend pas l'homme lui dire que sa mère est morte depuis des années ; elle m'appelle moi aussi, avec sa mère.

Elle tombe de plus en plus souvent. L'homme n'en peut plus de la relever et de nettoyer le sol de la chambre. Les médecins disent qu'elle a le cœur malade. Ils expliquent le fonctionnement malade du cœur qui fait que tout est comme usé. Ils ne peuvent rien pour sa tête, puisque tout dépend du cœur. Ils disent que la tête, c'est l'âge.

Un jour, il faut la soutenir dans l'escalier. Elle respire très vite, bouche ouverte. À chaque marche, elle s'arrête pour tirer de l'air. Elle respire comme un poisson. Je sens son cœur jusque dans ses bras.

Elle se couche dans le lit tout habillée. Elle se couche dans mon lit d'enfance ; dans mon ancienne chambre depuis des années ; et l'homme de l'autre côté du couloir. Elle se tourne vers le mur. Je vois ses cheveux gris défaits ; la peau à travers les cheveux. Je vois la ligne du cou, secouée par le battement, chaque secousse violente pour vivre et le tremblement de la peau tout autour.

Elle dit des mots isolés ; les mots sortent de la bouche de ma mère comme des objets. Il n'y a plus de fil. Elle s'endort, tournée

vers le mur.

Alors je caresse les cheveux gris défaits. Je pense : le corps de ma mère. Cette chair-là. C'est comme retrouver un terrain après un désastre. Quand il ne reste que du silence et plus rien à dire. Quand le silence emplit les oreilles comme une terre. Et qu'on pleure sur l'horreur et sur ce qui est perdu ; sur le mensonge aussi de ce que l'on croyait impérissable.

Le lendemain, elle part pour l'hôpital, en ambulance, sans regarder l'homme ni la maison qu'elle quitte, les yeux hagards, fixés sur le plafond de la voiture blanche. Elle demande si j'ai mis son mouchoir dans la sacoche.



## II

Assise à la fenêtre des heures entières sur sa chaise habituelle et regardant le fleuve, ou de l'autre côté du fleuve, ou qui passait.

Elle avait abandonné le jardin depuis que l'homme était pensionné et la couture parce qu'elle n'était plus bonne à rien, elle disait.

Assise, ne bougeant pas. La tête visible de l'extérieur, des passants, dans l'angle de la fenêtre. Grise, dégarnie.

Les cheveux ramassés au-dessus de la tête, tenus par deux petites pinces noires croisées. Des cheveux fins, d'enfant. À travers les cheveux, la nudité du crâne.

Elle aurait pu les faire couper, au début, quand il était encore temps, quand la mode était au court ; on le lui avait conseillé. À force d'hésiter, c'était devenu trop tard.

Après la guerre, elle achetait des lotions chez le pharmacien. Du Panthène. Elle me faisait les frictions à moi aussi parce qu'elle disait que j'avais ses cheveux.

On recherchait dans l'album de photos l'époque où ça ne se voyait pas encore ; où elle pouvait se montrer en compagnie ; où les deux peignes tenaient encore de chaque côté de la tête.

C'était depuis ma naissance que ça se voyait définitivement. À la naissance d'un enfant, on perd toujours ses cheveux.

Alors, elle ne se montrait plus en compagnie. Sur les photos de groupe elle n'apparaît plus. Elle ne se laisse prendre qu'avec son

enfant. Dans l'intimité.

Mes quatre poils, dit-elle. Ma pelée. Je suis honteuse de mes quatre poils.

Elle me montrait les cheveux dans l'évier. De plus en plus de cheveux.

Elle disait : Les autres ont de la chance.

Elle disait : Tu as mes cheveux. Il ne faut pas que tu aies mes cheveux. Pourvu que tu n'aies pas mes cheveux. Pour ne pas que tu aies mes cheveux.

Avant, ses cheveux, je les coiffais. Elle, assise au milieu de la cuisine, un linge sur les épaules.

Un jour, elle achète une perruque chez la coiffeuse, sur le temps de midi, quand il n'y a personne au salon. Grise. En synthétique. Des cheveux courts. Elle porte la perruque sur le devant ; elle n'a presque plus de front. Les cheveux fins d'enfant débordent sur les côtés et dans la nuque ; elle doit tout le temps les repousser du doigt.

Elle traite la perruque comme un chapeau. Elle se l'arrache parfois ; la flanque sur le meuble. Elle dit que tu ne sais pas ce que c'est, toi, de garder une affaire pareille tout le temps. Parfois, elle préfère encore rien à ça. Ce n'est que du faux.

Un jour, la perruque est brûlée. Roussie sur le devant. Elle porte la perruque comme ça, roussie. Elle dit que c'est toujours bon pour elle. Personne ne sait comment ça s'est fait ; peut-être le four ; ou le gaz ; elle ne se souvient pas.

Elle oublie tout, ça commence comme ça. Elle oublie les anciennes choses et les nouvelles. Puis elle se trompe. Elle fait de travers. Elle casse. Elle change les objets de place. Ne sait plus où elle met les objets. Elle met de côté. Elle met en sécurité.

N'importe où. N'importe quoi. Des boîtes. De l'argent. Des loques. Elle cache. Elle vole et elle cache. Elle sauve sa peau. (L'argent, retrouvé plus tard dans les armoires, dans une sacoche ou sous les draps de lit).

Elle se lève la nuit pour faire du café. Elle fait partout. Elle tombe. Elle détruit. On retrouve des objets abîmés, tordus. Des choses pourtant solides, à se demander comment. Des interrupteurs, des couvercles.

Ma mère entre dans la confusion. Dans la stridente lumière. Là où il n'est plus besoin de cris. Où vous êtes un point.

Quand elle émerge encore, elle est quelqu'un qui voit bien son état, qui se reprend encore pour dire ceci : que surtout on ne fasse pas semblant avec elle ; pas de fausses gentillesses.

Elle est repue de tristesse. C'est son dernier bien.

Les maladies qu'elle avait. Des maladies à montrer, à pleurer dessus, à découvrir les gencives, à ouvrir la bouche, à enlever les bas pour faire voir, pour montrer les petites plaies encore ouvertes, les aphtes, les pansements, les boutons, les grappes de boutons, les points blancs, le gonflé, le pas encore guéri, le difficile à guérir, l'inguérissable.

Elle disait : Regarde. L'enfant regardait. Depuis si longtemps que l'habitude était prise. Depuis l'âge où on ouvre les yeux sur tout ce qu'elle vous montre. Et à vous seulement.

L'homme ne voyait pas grand-chose, elle disait. Avec le temps, il avait un voile sur l'œil, une membrane. Mais ça ne le gênait pas pour son travail, lui. Quand on a la malchance d'avoir toujours quelque chose, elle disait, les autres ne se rendent plus compte. Elle, elle avait l'enfant pour compatir à l'affliction de sa chair.

Elle courait les médecins. Elle les appelait avec sa voix de

petite fille. Elle se plaignait d'eux. Eux non plus ne se rendent pas compte. Ils ne vous écoutent pas ; ils n'écoutent qu'une maladie par visite.

C'étaient des maladies dues aux nerfs ; il fallait prendre des médicaments pour la maladie et des médicaments pour les nerfs. Elle avait son plateau personnel de médicaments sur le meuble ; les nouveaux et ceux qui pourront encore servir. Elle disait : Les roses ; ou : Les allongés. Elle perdait les notices explicatives, on ne savait plus pour quoi ils étaient bons.

Elle disait : C'est comme si mon ventre avait été battu. Mon ventre est comme du caillou. Regarde comme mon ventre est gonflé.

Les problèmes de ventre qu'elle avait depuis ma naissance. Parfois, elle restait une semaine sans faire.

Elle disait : Quand j'aurai mon petit cancer.

Elle disait : Je pourris.

Elle profitait de l'idée qu'un jour personne ne pourrait plus rien. Elle souriait. Alors, l'enfant la haïssait.

À la fin, les maladies deviennent de vraies maladies. Elles n'ont plus besoin des médicaments pour les nerfs. Elles font courir de vrais dangers au corps de ma mère. Des dangers de mort. Mais ma mère ne le sait plus ; elle ne voit pas la différence avec les maladies d'avant.

Elle s'est tellement exercée qu'elle ne profite pas de l'idée que maintenant personne ne peut plus rien.

Il n'y a que les médecins pour penser qu'ils peuvent encore. Et faire des examens complémentaires. Et mentir.

Elle avait dit : Je donnerai mon corps à la science. On fera des morceaux avec moi. Une main ici ; un pied là-bas. Ce sera rigolo.

Puis elle a dit : Je veux qu'on me brûle. Comme ça, pas

d'embarras. Comme ça, on ne pourrit pas dans la terre ; on part en fumée et c'est propre. Ni vu ni con nu.

Ma mère écrivait dans un agenda, un order-book, un bloc-notes, dans n'importe quoi qu'elle trouvait.

Elle écrivait tantôt dans l'agenda, tantôt dans l'order-book ou le bloc-notes ou n'importe quoi et elle ne savait plus dans lequel elle avait inscrit quoi.

Elle les ouvrait au hasard, parfois par le milieu ou la fin et elle marquait, comme elle disait. Impossible de retrouver le fil selon le temps. Il y avait beaucoup de pages blanches entre de l'écrit. Ça faisait une suite sans suite.

Elle consignait ses maladies et les cassures qu'elle se faisait et toutes les suites des maladies ou des cassures.

Elle racontait mes visites et parfois elle me lisait, quand mes visites lui avaient plu, quand elle avait écrit des choses importantes, quand elle pouvait dire qu'on avait bien mangé. C'était rare parce que rien ne lui semblait bon et elle ne digérait rien. Mais là, dans les cahiers, ma mère ne se plaignait pas. Elle écrivait les événements marquants et tout ce qu'il ne faut pas oublier ; que la bonbonne de gaz est commencée le vingt-sept mai, que la Meuse est montée jusqu'au premier escalier ; heureusement qu'elle redescend ; qu'aujourd'hui, pluie toute la journée ; que l'année commence un lundi, espérons qu'elle sera bonne ; que le chat a disparu ; que les peintres sont venus pour la façade, donc en avril ; qu'elle ne prend plus son médicament pour la tête ; qu'elle a fait arranger le dentier du dessous ; que la voisine est morte lundi.

Elle avait commencé sur le tard à écrire dans ses cahiers, ses calepins ; seulement quelques années. Celles où la mémoire devait tant s'efforcer, où les souvenirs n'étaient même plus fiables.

Avant, elle ne faisait que tenir les comptes ; puis c'était devenu des mots. Ma mère remplissait les agendas avec des mots pour se sauver de l'oubli ; pour dire qu'on met quelque chose par écrit de ce qu'on fait, qu'on sort quelque chose de la confusion.

Elle faisait cela sans penser, comme on respire ; tant qu'on peut ; tant que l'écriture même démente pouvait se traîner sur le papier, que les mots étaient plus forts que la démence. Et sans qu'on sache.

Quelques jours avant l'hôpital, elle écrivait encore. Elle n'appuyait presque plus. Les lettres de nouveau régulières, mais à peine tracées, ténues. C'était comme un combat épuisé.

À son départ, les calepins étaient restés là ; elle les oubliait. Je les ai retrouvés dans le tiroir de la machine à coudre, avec les bas. J'ai retrouvé le dernier écrit du mois de mai. Je vais mieux mais je n'ai guère de forces. Ça se termine comme cela. En cherchant bien.

Je ne sais pas d'où lui était venue l'idée de marquer dans les calepins. Cette chose inutile.

Elle jetait. Elle disait qu'elle n'était pas pour garder. Elle éliminait l'encombrant, les nids à poussière, tout ce qui tient de la place, l'usé, le devenu inutile. À chaque déménagement elle en profitait. Ça faisait des greniers déserts. On n'avait pas de passé.

Elle n'avait jamais eu de choses qu'on garde. Des robes de jeunesse. Des boîtes. Elle ne savait plus ce qu'elle avait fait de tout ça. Elle avait dû donner, dans le temps. Ou perdre.

Elle dit : Comme ça, je ne donnerai d'embarras à personne.

Comment elle sourit et me regarde. Comment je la hais pour le sourire. Comment elle voit que je la hais et ajoute qu'elle voudrait se trouver dans le fond du fleuve avec les poissons, à flotter au fond. Depuis si longtemps, si tu savais. Elle sourit toujours.

Elle jetait par terre. Lançait son ouvrage, sa couture, sa jupe trop étroite. Elle injuriait la machine à coudre. Elle criait que tout l'énerve, les lunettes, le mètre ruban autour de son cou, la perruque. Il fallait les enlever d'urgence. Arracher comme on s'arrache la peau. Elle en avait des bouffées de chaleur.

Parfois je me cachais pour rire. Parfois elle pleurait. Alors je ramassais avec elle. Après, elle avait sa crise de mal au ventre, à cause de l'énervement. On mettait chauffer de l'eau pour une bouillotte.

Elle jetait les restes des repas dans la Meuse, pour que tout ça ne traîne pas dans la poubelle et attire les chiens. Elle traversait la route avec le plat. Elle disait : J'ai peur de glisser dedans. Un jour



je glisserai dedans.

Elle jetait la nourriture dans les assiettes ; elle n'avait plus le goût pour le manger ni l'appétit ; elle posait les casseroles à même la toile cirée ; elle disait que les traces de fondu, les taches, ça ne se voyait pas. On avait devant soi une nourriture méprisée. Elle posait les couverts au milieu de la table, en vrac ; les assiettes du beau service servaient avec les autres. Il faut bien l'user, elle disait.

Une seule cuiller pour tous les récipients et les aliments mélangés sur la cuiller. Du renversé ; de l'éclaboussé ; du mis comme ça sur la table ; une viande arrachée, pourrait-on dire.

Elle ne mesurait plus ses gestes. Ou plutôt, elle les brutalisait ; elle ne respectait pas leur âge.

Elle disait : Tout me dégoûte. Elle disait qu'elle devait manger la salade avec ses dents de devant, comme les lapins, à cause des autres qui n'étaient plus en état. Elle avait eu des problèmes d'estomac toute sa vie. Elle disait que beaucoup de choses lui étaient interdites.

Elle disait : Il en a de la chance, lui, avec son appétit. Elle débarrassait la table et mettait chauffer l'eau pour la vaisselle alors qu'il n'avait pas encore entamé son fruit.